

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 21/3 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.3.59020

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ANNETTE BECKER

## LES FERVEURS ET LA GUERRE EN FRANCE DE 1914 AUX ANNÉES TRENTE

En 1915, l'écrivain Jacques Rivière est prisonnier en Allemagne. Converti depuis 1913 au catholicisme, il essaie de convaincre ses camarades de captivité que la guerre a un sens, que ce sens ils doivent le chercher en Dieu: »La guerre est une expression de la civilisation tout autant et peut-être plus que de la barbarie... On fait la guerre pour un presque rien, mais qui est tout: une certaine manière de penser, de sentir... On fait la guerre pour une certaine façon de voir le monde. Toute guerre est une guerre de religion... Et en effet qui ne serait prêt à se faire tuer plutôt que d'accepter de voir désormais le bien et le mal, le beau et le laid, là où le voient nos ennemis?«<sup>1</sup>

*Toute guerre est une guerre de religion.* La certitude militante de Rivière, dont le beau-frère Alain-Fournier a déjà disparu dans le conflit, me servira de guide pour poser quelques questions sur la foi, la ferveur des Français pendant la Grande Guerre. Catholiques, protestants, juifs, soldats du front, civils de l'arrière, pouvaient-ils tous accepter ce jugement de Jacques Rivière? Tous savaient qu'ils se battaient, qu'ils tenaient, pour une certaine façon de voir le monde qui n'était en rien celle des Allemands. Ces hommes et ces femmes étaient persuadés de participer à une lutte de civilisation, pour la civilisation.

Et dans cette lutte, la foi était cruciale. Foi en la patrie, foi en la victoire, relayée, réactivée, par la foi en Dieu ou par des croyances aussi peu orthodoxes que bien ancrées, »superstitions« ou spiritisme.

Ne peut-on alors parler d'une véritable mobilisation par la foi, de soldats qui étaient pour la plupart des civils en uniformes et de leurs proches? Les attitudes spirituelles en relation à l'hécatombe, à la blessure, à la mort, à la séparation d'avec les êtres chers ne seraient-elles pas une clé pour comprendre mieux comment on a pu tenir dans ce conflit? Mais comment redécouvrir ce qui laisse si peu de place dans les archives, prières et souffrances, même si la présence massive de la mort donne à toute appréhension du spirituel une charge inhabituelle?

Les sources doivent essayer de compenser aussi bien que possible ce »paradoxe de l'historien«. Journaux et correspondances de soldats, d'aumôniers, de civils, graffiti de soldats, récits de conversion et de pèlerinage, ex-voto, vitraux des églises reconstruites, monuments aux morts enfin; les sources visuelles, viennent relayer les sources écrites, leur donner une épaisseur.<sup>2</sup>

Pour cerner au mieux cet »homo credens« de guerre, j'insisterai plus sur les

1 JACQUES RIVIÈRE, *A la trace de Dieu, »Sens de la guerre«*, Paris (Gallimard) 1925, pp. 135-137.

2 Il ne faut pas oublier que la masse des combattants français de 1914 étaient des alphabétisés récents, des enfants formés dans l'école de la Troisième République mais qui avaient eu le temps d'oublier la pratique de la lecture et surtout de l'écriture qui ne leur était pas nécessaire tous les jours.

catholiques, qui forment la majorité de la Nation. Mais une des grandes données de la guerre est l'oecuménisme des sentiments, pour Dieu et pour la France, dans la bien nommée – et sans aucun doute pas par hasard – »Union Sacrée«. S'il y a eu religion de guerre ce serait bien dans la »symbiose étroite entre la foi des catéchismes judéo-chrétiens et le culte de la patrie.«<sup>3</sup>

Entre 1929 et 1932, le peintre expressionniste allemand Otto Dix, ancien combattant torturé par la guerre, a peint un triptyque, *Der Krieg*,<sup>4</sup> où il exprimait sa vision d'une humanité anéantie. Si rien dans cette œuvre n'apporte le moindre espoir, cependant l'artiste a choisi une forme topique du christianisme médiéval, celle du triptyque, pour offrir sa guerre, tel un monument aux morts. C'est aussi en un triptyque – rédigé – que je conçois la religion de guerre: sur le panneau central se découvrira la guerre du sacrifice et de la croisade, entouré d'une part du besoin d'intercession et de consolation, d'autre part de la mémoire du conflit, prolongement dans les années vingt et trente des efforts gigantesques des Français pour s'adapter au monde de la guerre et de la mort.

### Les Martyrs du sacrifice

»Tous ceux qui ont un cœur israélite en France sont prêts à tous les sacrifices, à tous les dévouements. Aux envahisseurs qui osent fouler le sol sacré, et dont chaque étape est marquée par le pillage, les incendies et les ruines, les Israélites, à l'instar de tous les Français, opposent comme un rempart leurs positions d'hommes libres.«<sup>5</sup> »J'ai fait le sacrifice de ma vie, je ne marchande pas, et je serais heureux que ma femme puisse se soigner pour élever les enfants si des fois c'était le désir de Dieu que je casse ma pipe...«<sup>6</sup>

Un rabbin, un simple soldat catholique, expriment avec des mots très proches ce que signifie l'engagement dans le conflit en 1914. Ils se proclament militants, au sens étymologique du mot. Le *miles* entre en guerre pour se sacrifier. Or le sacrifice est l'acte religieux le plus élevé, c'est un don à Dieu. La renonciation est parallèle à l'offrande. Le militant est prêt à devenir un martyr. Ce sacrifice est tout à fait conscient, actif, et le choix est fait précisément parce que le prix risque d'en être extrêmement élevé.

Au front, le militant du sacrifice idéal se trouve vite confronté au sang et à la mort. Toutes ces victimes de la guerre, celles que Georges Duhamel a décrites dans sa *Vie des martyrs*,<sup>7</sup> sont, au sens passif, des victimes du sacrifice. Il nous faut bien comprendre pourquoi ces victimes désignées par la patrie ont non seulement accepté

3 Etienne FOUILLOUX, préface à Annette BECKER, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914–1930*, Paris (Armand-Colin) 1994. Ce texte en est directement tiré, ainsi que d'une contribution »Les dévotions des soldats catholiques pendant la Grande Guerre«, à l'ouvrage collectif dirigé par N. CHALINE, *Chrétiens pendant la Première Guerre mondiale*, Paris (Cerf) 1993.

4 Conservé au musée de Dresde (Gemäldegalerie Neue Meister).

5 Rabbin Samuel Korb à la synagogue de Nantes, 20 septembre 1914. Cité dans la thèse de Ph. LANDAU, *Les Juifs de France et la Grande Guerre, 1914–1941*, sous la direction de Michelle Perrot et Pierre Vidal-Naquet, université Paris VII, 1992. Trois volumes dactylographiés, 1000 pages. T. I. p. 271.

6 Lettre à son curé d'un paroissien mobilisé, 1<sup>er</sup> décembre 1914 (Archives historiques du Diocèse de Paris, 4 Z Salomon).

7 Georges DUHAMEL, *Vie des martyrs*, Paris (Mercure de France) 1917.

d'aller au martyre mais ont subi pour l'essentiel sans le refuser ce martyre pendant quatre ans – ou plus exactement ont remplacé, classe après classe, leurs aînés sur »l'autel de la patrie«.

### *Du sacrifice à la grâce*

Pour les chrétiens, et en particulier pour les catholiques fervents qui sont fort nombreux à s'exprimer pendant la guerre, le sacrifice a un sens, c'est celui de la grâce. En 1917, Henri Massis publie ses »Impressions de guerre«, qu'il intitule justement *Le sacrifice*. Ce livre est présenté comme un épilogue à l'enquête d'Agathon.<sup>8</sup>

Ernest Psichari passe d'un ouvrage à l'autre. Le témoin bien vivant du renouveau nationaliste s'était sacrifié dans la croisade qu'il appelait de ses vœux le 22 août 1914. Il devenait l'exemple parfait et figé de ce qu'il avait prôné vivant, l'incarnation de la mystique du sacrifice redécouverte dans le conflit: »Il semble que l'homme, par cette commune misère, ait touché le fond de la réalité. C'est cela que tous veulent préserver, rapporter, comme le tribut précieux de leur souffrance, l'enseignement divin du sacrifice. Ayant retrouvé leurs âmes et les sentant si privilégiées, ils entendent sauver ce qui les a sauvés... Nous aurons vécu, par la guerre, dans une incomparable grâce... Telle est la méditation qui se déroule dans le cloître des tranchées. Nul solitaire n'en fit de plus ardente... Quelle trappe, quelle clôture offre semblable spectacle de dénuement, d'abandon, une vision plus profonde, plus réelle, de la mort, une solitude si sévère, une société d'âmes fraternelles, soutenues d'une pareille ferveur? L'holocauste est complet. Qu'il choisisse entre la pioche qui abat la terre ou la pelle qui la jette au dehors, chacun y creuse sa tombe...«<sup>9</sup>

### *L'Allemagne »sans conscience«*

Les plus intellectuels des croisés utilisent leur culture et leur énergie à prouver que la vérité de la lutte chrétienne se trouve dans le camp du droit, contre l'Empire allemand, vandale, païen. Les preuves sont trouvées dans les destructions d'églises et les »atrocités«, réelles ou supposées, signes que l'Allemagne »n'a pas de conscience.«<sup>10</sup> »Les ruines de notre art et de notre foi sont irréparables.«<sup>11</sup> Les »crimes« des armées allemandes prouvent que les Allemands sont des »criminels«, à commencer par leur Empereur. La guerre se situe bien ici sur le plan culturel. Pour Léon Bloy ou son filleul Jacques Maritain, L'Allemagne est devenue le symbole de l'enfer et Luther est le vrai responsable de la Grande Guerre.<sup>12</sup> L'Allemagne en tant qu'entité nationale n'est-elle pas à la fois une révoltée contre la catholicité via le moine de Wittenberg et la championne d'une théologie libérale protestante qui fait passer la

8 AGATHON, *Les jeunes-gens d'aujourd'hui*, Paris (Plon) 1913. Voir à ce propos, Jean-François SIRINELLI, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux guerres*, Paris (Fayard) 1988. Les jeunes gens d'Agathon étaient fort minoritaires dans leur génération avant la guerre.

9 Henri MASSIS, *Le sacrifice*, Paris (Plon) 1917, p. 204-206.

10 Dictionnaire de théologie catholique, article »guerre«, rédigé en 1920.

11 Léon Bloy, *Journal*, 25 août 1917, p. 325.

12 Sur les rapports catholiques – protestants en France, voir Michel LAGRÉE, »Ces chers protestants«, dans CHALINE, (dir.) (voir n. 3) pp. 133-152.

conscience intérieure avant les dogmes? On se doute que les Réformés français ne pouvaient pas accepter ce point. Un grand nombre de Protestants affermit sa foi dans le conflit tout en critiquant les Eglises qui ne leur semblent pas avoir réussi à exprimer la vérité du christianisme, l'amour du prochain:

«Notre devoir reste terrible, qui va jusqu'à tuer. Mais quel privilège que de servir la cause du droit... Atroce devoir de tuer... Mais si la guerre est le fruit du péché collectif de notre génération, je n'ai pas le droit de me désolidariser de la souffrance collective qui peut racheter, je dois m'offrir comme tant d'autres au hideux holocauste.»<sup>13</sup>

### *Déréliction et dolorisme*

La mort dans le conflit est liée par ces âmes trempées dans le christianisme le plus austère à la dilection de la foi. Mais elle ne s'accomplit jamais sans déréliction. Dans l'école doloriste du catholicisme, l'imitation de Jésus ne peut s'illuminer des miracles et de la résurrection qu'en privilégiant les souffrances de la Passion. Ces témoins voient la guerre comme un immense vendredi saint. «Qu'étaient les soldats de Verdun, sinon des victimes sur un autel, comme le Christ sur la croix, autel du monde! Que faisaient ces fantômes de boue dans la »tranchée des baïonnettes»? Ils offraient leur chair immobile... Ils asphyxiaient, ils râlaient, ils mouraient... Les héros du surnaturel, les héros de la rédemption eux non plus n'attendent pas. Sûrs que rien ne se perd dans la bataille, que pas un atome de l'immolation n'échappe au Témoin, ils ne réclament aucun gage.»<sup>14</sup>

Les quatorze stations du chemin de croix sont adaptées au conflit. On insiste sur la valeur d'indulgence que l'Eglise attache à cette prière, sur sa puissance. «Seigneur, il est rude mon calvaire. Mais le vôtre était plus rude encore... Seigneur, à nouveau les pentes du Golgotha sont peuplées. Il y a d'innombrables croix à l'ombre de la vôtre...»<sup>15</sup> Le Christ, sur la croix, a demandé »pourquoi»? Ce pourquoi, on le crie encore et encore pendant la guerre. La réponse la plus fréquente est aussi la plus terrible: les Nations comme les individus qui les composent sont punies par Dieu pour leur faire prendre conscience de la nécessité de l'expiation. Ces civilisations orgueilleuses étaient sûres qu'elles pouvaient vivre et sans Dieu et sans guerre. Dieu leur envoyait la plus barbare des guerres jamais connues, menée avec les nouvelles armes de cette civilisation fière de ses progrès techniques; et cette guerre du progrès conduisait à plus de morts dans de plus atroces souffrances. Pour les croyants, l'hécatombe – rebaptisée holocauste – allait rétablir un équilibre entre les péchés et la punition.

Dieu, en offrant son fils aux hommes, leur a fait don de l'espoir de l'expiation. Les chrétiens de la Grande Guerre la vivent jour après jour dans leur chair. Imiter les souffrances du Christ n'est pas désespérant, il n'y a pas de paradoxe; plus on souffre et plus on se convainc que le royaume de Dieu est proche. Non seulement le chrétien

13 Henri Robert, étudiant en théologie protestante, *Impressions de guerre d'un soldat chrétien*, Fischbacher, 1920. 2 août 1916, p. 219.

14 Jacques D'ARNOUX, *Les sept colonnes de l'héroïsme*, Paris (Plon) 1938, p. 418.

15 J. BELLOUARD, »Le chemin de croix de ceux qui sont restés«. *Un chant de consolation*, Niort, 1916, p. 87-120.

n'a pas peur de la souffrance et de la mort, mais encore il les désire comme signes d'élection.

Proclamer ainsi que l'on aime cette souffrance en intellectualisant le sacrifice par la foi, vouloir servir d'exemple à ses contemporains voire aux générations futures est une chose. Trouver la sérénité dans l'horreur absolue, dans la catastrophe, en est une autre. Une jeune veuve d'officier de marine continue à lui écrire des lettres d'amour déchirantes: »Mon amour donné pour la France, abandonné au bon plaisir de Dieu... Oh il faut que nous aimions Dieu d'un amour effrayant pour lui faire un tel sacrifice. L'aimer pour lui donner mon amour? L'aimer plus que mon amour?... Cette guerre est un châtement pour les méchants mais elle est une grâce pour les autres. Comment ne pas appeler ainsi la certitude pour les morts de posséder la vie éternelle par le sacrifice de leur vie... Oui il faut louer Dieu qui nous accable pour nous ramener à lui...«<sup>16</sup>

Il reste à ces chrétiens à adapter leur foi en la réversibilité de la souffrance à leurs dévotions. Car si les nouveaux convertis et les militants savent bien que »le but de la vie est la mort«,<sup>17</sup> il faut toute l'éloquence du jeune père Jésuite Teilhard de Chardin pour convaincre de la force de l'espoir chrétien né des désastres de la guerre: »Il me semble qu'on pourrait montrer que le front n'est pas seulement la ligne de feu, la surface de corrosion des peuples qui s'attaquent, mais en quelque façon le 'front de la vague,' qui porte le monde humain vers ses destinées nouvelles.«<sup>18</sup>

Pour nourrir cette foi, la consolation se révèle indispensable. C'est ainsi que l'on peut aborder le désir d'intercession. Entre imitation de la Vierge et soif de réponses consolantes.

### La recherche de la consolation

Ce besoin de réconfort face à la guerre, quelquefois jugé comme preuve bien superficielle d'une foi réelle, doit être resitué dans l'urgence du malheur des temps, qui rencontrait le christianisme au cœur même de son message, celui de la souffrance et de la compassion. Du besoin de consolation allaient naître bien des ferveurs authentiquement populaires, au sens où elles traversent toute la population, où elles sont, dans l'urgence de la guerre, devenues quotidiennes. On ne peut comprendre ces ferveurs de guerre que dans le va et vient constant d'espoirs, de tristesses, de souffrances, de prières, qui reliaient les soldats à l'arrière, les plus fervents aux plus tièdes, les membres des Eglises à ceux, qui, hors des Eglises, avaient besoin, plus que jamais, de croire.

16 Mireille DUPOUEY, *Lettres*, Paris (Cerf) 1940. Lettre de mai 1915.

17 Henri GHÉON, *L'homme né de la guerre. Témoignage d'un converti* (Yser-Artois 1915), Paris (Gallimard) 1919.

18 P. TEILHARD DE CHARDIN, *Ecrits du temps de la guerre*, 1917, p. 227.

»Nos alliés du ciel«

Chez les catholiques, c'est Marie que l'on prie avant tout, ensuite viennent les saints nationaux, ceux dont la destinée est particulièrement liée à l'histoire de France, en particulier à celle de la monarchie, de la »Fille aînée de l'Eglise.«<sup>19</sup>

A Saint Denis, Saint Martin, Saint Michel, Sainte Geneviève, Saint Remi, Sainte Clotilde, il faut rajouter Jeanne d'Arc, béatifiée en 1909, et Thérèse de Lisieux, morte en 1897 et dont, exceptionnellement, le procès en canonisation a déjà été entrepris.

Dans la cohorte de ceux que l'abbé Coubé appelle »nos alliés du ciel«,<sup>20</sup> il faut bien distinguer entre les intercesseurs cités surtout pour les besoins de la propagande nationaliste et hagiographique, et ceux dont toutes les sources montrent qu'ils ont été profondément populaires pendant le conflit: »Je suis changé de batterie... ici ce ne sont plus des abris 'caustos' simplement de la toile de tente! Jugez que ce n'est guère épais; N'empêche que je suis autant en sûreté, car Jeanne d'Arc et St Michel veillent sur nous.«<sup>21</sup>

En effet, certaines dévotions, même si elles sont fortement encouragées par l'Eglise, ont si nettement la faveur des fidèles qu'elles semblent même parfois submerger une hiérarchie ravie mais étonnée. D'autres cultes en revanche, celui pour le Sacré-Cœur de Jésus en particulier, sont plus nettement influencés par la volonté du clergé, par la force de propagande de l'Eglise de France, qui tient à en imposer la diffusion,<sup>22</sup> non sans succès par ailleurs.

Ainsi on observe des dévotions venues »du haut« et des dévotions venues du »bas«, si multiples et foisonnantes que d'aucuns ont cru à l'excès voire à la »superstition«. D'autres ont vu les marques d'un réel réveil religieux qu'il faudrait savoir faire fructifier dans le futur.

En associant le »retour aux autels« du début de la guerre, et cette multiplication des dévotions tout au long du conflit, on peut probablement mieux comprendre un épisode politico-religieux de la guerre: »la rumeur infâme«. Encouragés par tous ces signes de réveil religieux, certains catholiques imprudents ont souhaité la continuation du châtement de la France par le conflit puisqu'il était si favorable à la vie spirituelle. En dénonçant les péchés particuliers de la France, traînée républicaine laïque et anticléricale, ils furent à l'origine de la »rumeur infâme« qui répandit l'idée que les catholiques avaient fait le choix de la victoire de l'Allemagne pour que la France fût mieux châtiée. Mais le châtement de la France signifiait bien entendu la victoire de l'Allemagne abhorée. D'où la haine des anticléricaux et la campagne anticatholique injuste. Mais c'est bien parce qu'ils étaient comme éblouis par cette force religieuse nouvelle que certains sont allés un peu loin dans l'explication de la part qui revenait à Dieu dans les actes des hommes.

19 Voir René RÉMOND, »La fille aînée de l'Eglise«, dans *Les lieux de mémoire*, III, Les France, sous la dir. de Pierre NORA, Paris (Gallimard) 1993, T. 3, »De l'archive à l'emblème«, pp. 540-579.

20 S. COUBÉ, *Nos alliés du ciel*, Lethielleux, 1915, 243 p.

21 Courrier d'un lecteur dans *Les paroissiens de Saint Joseph de Roubaix et la guerre*, Août 1916, n° 13.

22 Voir le nombre de diocèses qui sont consacrés au Sacré-Cœur pendant la guerre et les importants textes des évêques à ce sujet. Jacques FONTANA, *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*, Paris (Cerf) 1990.

*Marie*

C'est vers Marie que se tournent d'abord les fidèles, en hommes et femmes issus du XIX<sup>e</sup> siècle, marqués par les apparitions et les miracles, comme si l'on voulait continuer à croire plus fort en celle dont les apparitions du XIX<sup>e</sup> siècle avaient tant favorisé les Français, de Paris (Rue du Bac, 1830), à La Salette (1846), Lourdes (1858) et Pontmain (1871). Quel plus beau symbole de continuité dans la foi que ces béquilles, ex-voto de guérison, décrochées du sanctuaire de La Salette pour être offertes aux blessés des hôpitaux du diocèse de Grenoble? L'objet devenu inutile par le miracle de «La Dame qui pleure», offert en action de grâce, en témoignage de la foi, exposé au regard de tous dans le chœur du sanctuaire, retrouve son attribution initiale avec l'espoir d'une nouvelle guérison miraculeuse.

Si la Vierge est sentie comme si proche par les soldats, c'est qu'elle a su, mère, choisir la douleur et souffrir. On implore et on remercie la Vierge des sept douleurs, celle qui a toujours su, celle qui a toujours cru. Elle est le meilleur lien entre la famille lointaine, la famille qui souffre aussi, et les soldats.

Au front, on construit des oratoires à «Notre-Dame des Tranchées», on écrit de la poésie en son honneur.

La Vierge, reproduite sur des cartes-postales pieuses distribuées au front et à l'arrière, devient le vecteur d'une partie de l'immense correspondance de guerre. Ces images sont passées des missels de communion solennelle aux sacoches des vaguemestres. N'était-ce pas une des rares images que la masse des jeunes conscrits ait jamais possédées? Un soldat choisit pour sa femme une carte qui représente deux soldats qui dorment, couchés sur de la paille. Au-dessus d'eux, la Vierge de Lourdes veille dans la grotte. L'éditeur de la carte a imprimé: «Pour Dieu, pour la Patrie.» Et le soldat écrit au verso: «Ma chère petite Chose Tu voit que je pense souvent à toi. je t'envoie encore cette belle pour te prouver mon amitié envert toi... quand donc je serait près de toi pour te faire de l'amitié moi-même, pense toujours à celui qui t'aime...»<sup>23</sup> Est-ce la carte qui est belle, ou la Vierge, ou les deux? Dans la noirceur de la guerre, cet homme choisit la «beauté», celle de la dévotion à la Vierge de Lourdes, pour exprimer son amour et son désarroi devant la séparation.

Dans ses apparitions du XIX<sup>e</sup> siècle, la Vierge avait favorisé des bergères et des bergers, des enfants. Comment ne pas penser à cela devant ces messages d'hommes si jeunes qui vivent des moments terribles? «Plus d'une fois N. D. d'Assistance me sauva la vie... Un centimètre plus bas j'étais mort. Je me crois redevable de cette grâce à N. D. D'Assistance, notre patronne de Roubaix. Chaque fois que j'ai dû aller à l'assaut je lui ai fait demande avant de me lancer...»<sup>24</sup>

*Pèlerinages, médailles pieuses, ex-voto*

«L'épreuve en passant sur nos têtes  
Nous empêche d'aller là-bas  
Où la candide Bernadette  
Porta fidèlement ses pas

23 Orthographe respectée. Collection B.D.I.C.

24 Lettre publiée par Le Cordon de Saint François, n° 4, août 1915, p. 1.

Mais tu peux, Vierge tutélaire  
 T'abaisser encore jusqu'à nous...  
 Et que par toi la France malheureuse  
 par toi triomphe malgré tout...<sup>25</sup>

Les populations du Nord occupé n'étaient pas les seules à ne plus se déplacer: les grands pèlerinages diocésains s'étant évidemment interrompus pendant la guerre, on allait donc prier le plus près possible de chez soi, ce qui explique l'élan de sanctuaires régionaux voire locaux.

Dans de très nombreuses églises, des plaques en marbre sont toujours visibles aujourd'hui, intouchées depuis la Grande Guerre. Les plus nombreux de ces ex-voto ont été apposés en 1918 et 1919, quand, sûrs que tout danger était enfin écarté, les fidèles sont venus remercier la Vierge, souvent à la suite d'un vœu prononcé pendant la guerre. On les trouve dans les sanctuaires consacrés à la Vierge, ou bien dans des chapelles qui lui sont spécialement dédiées dans de simples églises paroissiales. Souvent, les statues des autres intercesseurs les plus présents de la guerre, Jeanne d'Arc, Marguerite-Marie Alacoque, Sœur Thérèse de Lisieux, ornent la même chapelle. »Merci à Notre-Dame qui a visiblement protégé mon époux, sergent, pendant la guerre de 14. L. B.« »Vous avez gardé mes deux fils, merci O Marie.« »Merci, Bonne Mère, de m'avoir conservé mon mari: H. D. 30-12-14, mon fils, P.D. 14-9-14.« Et le même P. D. ajoute une plaque juste au-dessous, peut-être à son retour définitif de la guerre: »Reconnaissance à Notre Dame des miracles.« Des familles touchées ou épargnées par la guerre témoignent ainsi ensemble de la précarité de la vie et de la force de leur foi.

Les ex-voto les plus spectaculaires sont les héritiers des tableaux peints de l'époque moderne et du XIX<sup>e</sup> siècle. On les trouve surtout dans le midi de la France. Peintes ou brodées, ces scènes ont été accrochées pendant la guerre à la suite d'une grâce reçue, et surtout, comme les plaques en marbre, juste après la fin de la guerre. On y retrouve le double registre, la terre, le ciel, si bien étudié par Bernard Cousin pour la Provence des temps modernes.<sup>26</sup> Si la Vierge veille toujours au sommet du tableau, la guerre a tout envahi. Tel cet ex-voto de Notre-Dame de Laghet où les flammes et les éclats de canon semblent monter à la rencontre des rayons qui émanent de la Vierge et qui a su les repousser. Ces ex-voto disent que même la plus industrielle des guerres laisse une place au miracle, au salut devenu visible. Ils sont des mises en scène du miracle, des prières théâtralisées. Ce sont des hymnes à la vie venus d'hommes qui venaient de traverser la mort de masse.

La »statuomanie« du XIX<sup>e</sup> siècle n'avait pas affecté que les héros républicains des places publiques. Les saints les plus populaires du XIX<sup>e</sup> siècle avaient été sculptés, placés à des milliers d'exemplaires dans la moindre église paroissiale, et parmi eux, avant tout elles, les médiatrices. Femmes, elles avaient été avant tout priées par des

25 Le Cordon de Saint François, poème des paroissiens en réponse à leur situation d'occupés à Roubaix, n° 30, août 1917.

26 Bernard COUSIN, Ex-voto de Provence, Images de la religion populaire et de la vie d'autrefois, (Desclée) 1981.

femmes, comme les livres de piété avaient avant tout été lus par des femmes.<sup>27</sup> Ces livres avaient été écrits par des hommes, ces sculptures créées par des hommes, pour un public majoritairement féminin. Au front, un monde d'hommes les découvrait. Les correspondances de soldats font très souvent référence à ces rencontres spirituelles de la guerre. Ils les notent pour leurs femmes, leurs parents, qu'ils sous-entendent plus pieux qu'eux avant le conflit. Les prières et dévotions communes deviennent alors un lien fondamental entre le front et l'arrière. On envoie des médailles pieuses, des livres de prières, des cartes-postales conçues comme des images pieuses.

### *Jeanne et Thérèse*

Après la Vierge, Jeanne d'Arc et Thérèse de Lisieux ont été les deux intercesseurs les plus priés pendant la guerre. En 1894, Thérèse avait interprété le rôle de Jeanne au Carmel. Si les soldats avaient eu connaissance de la photographie où on la voit ainsi travestie, elle aurait certainement eu un grand succès parmi eux.<sup>28</sup>

Le rôle historique de Jeanne a fait d'elle une sainte nationale et guerrière par excellence.<sup>29</sup> Comme Thérèse, Jeanne n'est pas encore canonisée. Pourtant, tout au long de la guerre on s'adresse déjà à elles comme à des saintes. Les centaines de plaques d'ex-voto exposées dans la chapelle du Carmel de Lisieux en sont la preuve: »Merci, chère petite sainte, d'avoir ramené notre fils de la guerre, gardez-le toujours bon et pur.« De même, les fidèles viennent à Domrémy, à Orléans, à Rouen, remercier Jeanne dont la »grande pitié« les a préservés pendant la guerre.

Les deux jeunes-filles héroïnes de la foi, celle du lointain XV<sup>e</sup> siècle, celle qui vient tout juste de mourir, ne devront-elles pas, comme Marguerite-Marie Alacoque, leur canonisation dans les années vingt à leur popularité pendant la guerre? En effet, les campagnes entreprises au XIX<sup>e</sup> siècle sont relayées »à la base«, par la piété des tranchées et de l'arrière. Jeanne, comme la Vierge, donne la victoire; Thérèse, comme la Vierge, protège et console. Les deux futures saintes, comme si elles s'alliaient à Marie dans ses différentes forces, offrent la certitude du miracle, collectif ou individuel, elles président à des conversions. La croyance dans la réversibilité de la souffrance est à la base de cette ferveur. Du drame de la Crucifixion, du martyre de Rouen, du long dialogue avec l'invisible dans une mort à 24 ans, on apprend que de la plus grande douleur naît le plus grand bonheur. La masse des soldats de 14 ont la jeunesse de Jeanne et de Thérèse. Il n'est pas étonnant que Thérèse, dans sa jeunesse, dans la simplicité de son dialogue avec le Christ, dans l'irradiation de ce qui semble être la force de sa mort, ait pris autant d'importance pour les soldats et leurs proches. On peut y voir un effet de génération: si Thérèse, dans son obstination à donner sa vie au Christ par le Carmel peut paraître moins destinée à devenir une sainte des tranchées que Jeanne d'Arc la patriote, pourtant, son insistance sur la famille, sur la constance et le devoir de souffrir, ne pouvaient que toucher les jeunes-gens de sa

27 Claude SAVART, *Les catholiques en France au XIX<sup>e</sup> siècle, le témoignage du livre religieux*, Paris (Beauchesne) 1985, p. 673. C. SAVART, »A la recherche de l'art« dit de Saint-Sulpice, dans: *Revue d'Histoire de la spiritualité*, 1976, n° 52, pp. 265-282.

28 Publiée par Régine PERNOD et Geneviève BELLAC, *Jeanne et Thérèse*, Paris (Le Seuil) 1984.

29 Gerd KRUMEICH, *Jeanne d'Arc in der Geschichte: Historiographie, Politik, Kultur*, Sigmaringen (Thorbecke) 1989. Traduction française, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Paris (Albin Michel) 1993.

génération, qui n'avaient pas été préparés à ces années de souffrance et qui pourtant les vivaient. Non seulement ils la remercient de les avoir protégés de la blessure et de la mort, en des lettres qui sont autant d'ex-voto accompagnés souvent de médailles, d'objets de piété qu'ils ont sculptés pour qu'ils soient déposés au carmel de Lisieux, mais encore beaucoup des textes sont des récits de conversion dus à l'apparition de la »petite soeur« dans leur vie. Elle donnait en quelque sorte un sens à leur guerre en les rendant chrétiens, ou meilleurs chrétiens.

»Ma Révérende Mère,

C'est un bien humble ex-voto que j'ai l'honneur de vous adresser. Au cours d'une attaque, une balle de mitrailleuse traversa mes vêtements... mais je n'eus aucune égratignure. Le lendemain, en feuilletant un calepin également perforé de part en part, j'y découvris une image de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont je ne me rappelais plus la présence. Aussi plusieurs camarades qui déjà me félicitaient de ma chance ne se gênèrent nullement pour parler de miracle. Chose remarquable: la veille de l'attaque, j'avais reçu une carte d'un ami se terminant par ces mots: 'Confiance en Dieu et dans la petite sœur!' ... Jusqu'ici je gardais précieusement ce portrait, témoignage palpable de sa protection... J'en veux faire le sacrifice et l'offrir au Carmel de Lisieux comme gage de ma reconnaissance... envers Sœur Thérèse. Qu'elle veuille bien nous continuer son assistance et faire pour les âmes ce qu'elle accomplit pour les corps... T. Coché, soldat.«<sup>30</sup>

### *Le Sacré-Cœur de Jésus*

Il faut ici évoquer brièvement la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Elle est un autre exemple de la difficulté de bien sérier ce qui est prosélytisme venu de la hiérarchie et attente des fidèles. On ne rappellera pas ici comment l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur a été mêlée intimement, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, à celle de la France. Mais parce que la famille, par l'intronisation du Sacré-Cœur, tient une place si importante dans la dévotion, on voit combien les poilus ont pu y tenir. Bien plus, les révélations de Paray-le-Monial, en mettant la dévotion au Sacré-Cœur en étroite liaison avec la dévotion à la Passion, avec l'insistance sur la souffrance du Christ, rencontrait directement les préoccupations spirituelles des hommes au front.

Lettre de soldat à sa sœur: »Si je suis encore en vie ce soir je crois bien le devoir à ce fanion du Sacré-Cœur. que tu m'as envoyé... (Raconte qu'il est enterré plusieurs fois sous un bombardement...) Alors je pars avec deux autres dans ma première caverne. là je prends mon fanion du Sacré-Cœur, le pique dans la paroi en disant à mes camarades: *maintenant il n'y a que lui qui peut nous sauver!* En même temps je fis une bonne prière et nous attendîmes que les boches eussent fini de nous arroser; ce qui arriva au bout de deux longues heures. Ma caverne n'avait rien eu, tandis que toutes les autres alentours étaient écroulées, la plupart tuant leurs habitants. Les deux poilus qui étaient avec moi, et qui ne sont pas très forts en religion, ont été frappés de cette protection spéciale. D. mitrailleur.«<sup>31</sup>

30 Pluies de roses, interventions de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant la guerre, Bayeux, 1920, p. 115. (Lettre du 25 juin 1917 en provenance d'Ille-et-Vilaine).

31 Bulletin de la Paroisse Saint Martin de Roubaix et de ses œuvres, n° 57, 15 mai 1918, p. 7.

Si des millions de médailles du Sacré-Coeur, d'insignes, de fanions, de cartes-postales, ont été distribués aux soldats. Combien les ont réellement portés?

»Pour la France: PRIERE EN FAMILLE«. Cette carte-postale où le vieux père d'un soldat, sa femme, ses trois enfants et son prêtre l'entourent, à genoux, le casque à la main, devant un immense Christ montrant son Cœur qui semble pénétrer dans la pièce déjà décorée d'un grand crucifix, offre 300 jours d'indulgence.<sup>32</sup>

Cette insistance sur l'intronisation dans les familles donne à la dévotion un double statut qui reprend le double message originel d'amour et de crainte. Comme la dévotion au Rosaire, la dévotion pour le Sacré-Cœur lie la piété personnelle des fidèles et de leurs proches à celle de la Nation. Tous les individus, toutes les familles, forment la France, la France en guerre. Comme dans le deuxième versant du message transmis à Louis XIV par Marguerite-Marie Alacoque, les adorateurs du Sacré-Cœur rappellent que tout a un sens: la guerre a éclaté, la guerre continue, la guerre sera gagnée par la France, mais ce sera long et ce sera dur. La France pécheresse n'a-t-elle pas été vaincue en 1870? Comme le vœu de construire la basilique de Montmartre (et celle de Fourvière à Lyon, et de nombreuses églises du Sacré-Cœur à travers la France) est venu répondre à ce signe/châtiment, on doit continuer à prier et agir par le Sacré-Cœur pour la victoire. La dévotion au sacré-Cœur prend aussi plus souvent un tour politique, comme le montre l'épisode de la jeune poitevine Claire Ferchaud qui va bousculer jusqu'aux évêques, jusqu'au Président de la République, pour que le blanc du drapeau tricolore soit orné du Sacré-Cœur. Et même les autorités officielles du sanctuaire de Paray sont contraintes de rappeler que »l'image du Sacré-Cœur n'est point une amulette aux magiques efficacités...«<sup>33</sup>

### *Ferveurs ou »superstition«?*

Ainsi, ce sont des hommes d'Eglise qui critiquent ce détournement, jugé populaire, de dévotions.

En 1917, plusieurs articles parus dans la Revue du Clergé Français, La Croix, et les Etudes,<sup>34</sup> mettent en garde leurs lecteurs contre les »superstitions« qui se sont multipliées pendant la guerre. Des prêtres, des anthropologues, publient des prières, des rites, et multiplient leurs recherches pour comprendre ces phénomènes. Un questionnaire d'origine suisse est diffusé en Italie et en France. Il est suffisamment révélateur pour que l'on en reproduise de larges extraits:

»1. Quels sont les moyens employés pour se soustraire au service militaire (mutilations, superstitions, etc...)?

2. Le recrutement comporte-t-il des usages particuliers?

3. Connaît-on de curieux usages avant, pendant et après la bataille (usages symboliques lors de la déclaration de guerre, lancement de terre par dessus les têtes; où et quand?...)

4. Par quels moyens croit-on préserver sa vie? (Certaines personnes passent-elles

32 Collection B.D.I.C.

33 H. Judéaux, »La dévotion au Sacré-Coeur, orthodoxie et révélations privées«, discours du 29 juin 1917 à Paray-le-Monial.

34 A la suite de publications italiennes sur le sujet. Agostino Gemelli, »Folklore di Guerra« et »Le Superstizioni dei Soldati in guerra«, Vita e Pensiero, 1917.

pour invincibles? Objets bénis, eau bénite, monnaies ou médailles (images et inscriptions?) maximes religieuses; billets magiques, amulettes, plantes et autres objets magiques).

5. Quels remèdes populaires sont employés pour adoucir ou dissiper certains maux?

6. Y a-t-il des moyens de nature inoffensive ou superstitieuse pour attrapper immanquablement le but (cible ou adversaire)?

7. Quels sont les présages qui annoncent la guerre?

8. Existe-t-il parmi le peuple des prophéties relatives à la guerre, à la destruction de familles princières ou de pays...<sup>35</sup>

Si je n'ai pu encore retrouver les réponses au questionnaire – qui n'ont peut-être jamais été publiées – les différents articles des *Etudes*, des cartes-postales, donnent quelques exemples de ces prières/amulettes que l'on porte sur soi, de ces prophéties, jeux sur les nombres, où l'Empire allemand se trouve toujours mathématiquement battu. »L'Aigle noir (Allemagne) se jettera sur le coq (France) qui perdra beaucoup de plumes mais frappera de son ergot; il serait bientôt épuisé sans l'aide du léopard. (Angleterre)... L'aigle noir perdra sa couronne et mourra dans la solitude et la démence. Alors commencera une ère de paix et de prospérité pour l'univers. Il n'y aura plus de guerre.«<sup>36</sup>

De nombreuses chaînes de prières, qui existaient déjà avant la guerre, sont formées et condamnées pour les mêmes raisons: si le texte n'est pas hétérodoxe en lui-même, il n'a pas reçu l'imprimatur officiel et comporte souvent un aspect comminatoire.

Charles Calippe s'élève avec virulence contre tous les »préservatifs contre certains malheurs« et nous donne en même temps la clé de la multiplication de ces dévotions pendant la guerre: »C'est la religion même, considérée dans l'un de ses aspects essentiels, qui est changée en une sorte de recette contre la mort subite ou la mort sanglante... Ces papiers qui dormaient plus ou moins, ou cousus dans quelque doublure, sont sortis de leur retraite, entraînés, comme tout le reste, dans l'universelle mobilisation.«<sup>37</sup>

Pour tenir au front, pour vivre au milieu de la mort, les soldats et leurs proches avaient besoin d'assurances multiples. Celles de l'affection de leur famille, celles de la patrie, celles de la foi, celles de la »superstition«, fût-elle aussi dérisoire que deux morceaux de laine baptisés Nénette et Rintintin. Loin de s'annuler les unes les autres, ces ferveurs se renforçaient, dans l'horreur du conflit. Les observateurs de ces pratiques, même s'ils les condamnent, ont fait qu'elles ne sont pas perdues pour nous. Y a-t-il une différence réelle entre toutes ces ferveurs? La prière cousue dans la capote du soldat est-elle plus une forme de »superstition« que la médaille de Thérèse que nous avons rencontrée plus haut?

Pour les prêtres qui réfléchissent pendant le conflit aux formes les plus extraordi-

35 *L'Anthropologie*, 1916, p. 251.

36 Collection B.D.I.C. Des livres qui avaient paru avant le conflit sont réédités et atteignent de très forts tirages. J. H. LAVAU, *Comment se réalise en ce moment même la fin de l'Empire allemand annoncée par plusieurs prophéties célèbres, précises et concordantes*. Editions pratiques et documentaires, 1915. (20<sup>e</sup> édition).

37 Charles CALIPPE, *Prières efficaces et porte-bonheur*, dans: *Revue du Clergé français*, T. LXXXIX, 1917, p. 241-253 p. 246.

naires de ces dévotions, elles sont dues à l'ignorance religieuse de la plupart et ils se demandent si cette ignorance n'est pas le premier obstacle à un réel réveil religieux.

Pourtant, dans les années vingt et trente, avec la construction des monuments aux morts et des ossuaires, la reconstruction des églises détruites par le conflit, la publication des livres d'or des morts de toutes confessions et de toutes activités, les pèlerinages effectués à la suite de vœux faits pendant la guerre, on peut suivre les prolongements de cette mobilisation de la foi. L'obsession de la commémoration des morts répond à l'extraordinaire souci des contemporains de la Grande Guerre, combattants ou pas: que les sacrifices et les souffrances n'aient pas été vains.

### Croire, dans la mémoire

Pendant la dernière nuit de sa vie, Péguy avait amassé des fleurs devant une statue de la Vierge. Cela frappa ses amis qui en firent une légende. Péguy est mort tôt dans l'hécatombe, en août 1914, quand l'enthousiasme était encore possible, et son catholicisme un peu étrange s'accordait bien à l'espoir lyrique des débuts. A la fin, il restait un million trois cent cinquante mille morts, des parents et des orphelins pour prier, et tous »ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas«, <sup>38</sup> pleurant le même désastre et les mêmes martyrs.

#### *L'Union Sacrée scellée dans le »retour des morts«*

L'Union Sacrée devait subsister jusque dans la mort, à travers le retour constant des morts parmi les vivants. Que l'on choisisse le texte mystique de Jacques Péricart, »Debout les morts«, les images pathétiques du film d'Abel Gance, »J'accuse«, ou le monument du Mort-homme où le sculpteur Froment-Meurisse se livre à un jeu-de-mots en pierre sur la toponymie du sacrifice dans le drapeau, on retrouve le même souci: que les morts apportent leur force intacte, non dévoyée, à une France victorieuse mais qui courait le risque d'oublier les enseignements de ses morts, évoqués en des commémoraisons infinies. »En liturgie, commémorer c'est rappeler le souvenir des saints, pour les honorer, ou celui des défunts, pour les aider de nos prières.«<sup>39</sup> Ainsi, l'Eglise catholique permet de faire »mémoire« d'un saint moins important dont le jour anniversaire serait le même que celui d'un autre déjà célébré, en ajoutant une oraison à la messe. Les soldats de la Grande Guerre ne seraient-ils pas devenus ces »saints«, évoqués de façon plus discrète que les saints officiels du calendrier liturgique, mais de façon permanente, jusque dans les années trente?

Les allocutions prononcées aux services religieux des soldats morts, qu'ils soient catholiques, protestants ou juifs, reprennent inlassablement cette idée: face au devoir accompli par les disparus, existait un devoir parallèle, celui de sauvegarder leur mémoire et la mémoire de leur sacrifice. La commémoration se place ainsi exactement entre la mort et la vie: elle rappelle l'héroïsme des combattants et console ceux qui les pleurent. La mise en forme de la mémoire des morts de la guerre s'ingénie à

38 Louis ARAGON, A propos d'une autre guerre.

39 Catholicisme, T. II, p. 1340, col. 2.

créer de la vie avec de la mort. Et il est donc bien logique que dans une société à dominante chrétienne, le message du christianisme, celui du sacrifice et de la résurrection, coïncide parfaitement avec cet effort, jusqu'à sembler le recouvrir. Car la Mémoire est au cœur du sacrifice chrétien: »Faites ceci en mémoire de moi.« (I Cor. II 24-25). La croix, symbole du sacrifice chrétien, devient universelle sur le front: des millions de croix pour marquer des millions de corps, connus ou inconnus. Le besoin de savoir où les soldats avaient disparu, où ils étaient enterrés, fut vite lié au rappel de leur souvenir. Pour comprendre cette commémoration, il faut distinguer entre les champs de bataille où les soldats sont tombés victimes, martyrs, de leur sacrifice collectif, et leurs lieux d'origine et d'appartenance: commune, Eglise, profession, famille...

### *Culte national, culte local*

Au delà du culte national rendu au soldat inconnu à partir de 1920, on peut différencier deux mémoires: celle rassemblée autour des grands ossuaires des champs de bataille<sup>40</sup> et celle qui accueille les morts au sein de leur ancienne communauté. Les petits monuments aux morts des communes sont des tombeaux vides, des cénotaphes où l'on peut lire les noms de ceux qui ne sont pas revenus; dans les ossuaires, à l'inverse, sont entassés des milliers de corps dont l'identité a été avalée par la guerre. Tous les ossuaires sont entourés de gigantesques nécropoles où les hommes identifiés sont enterrés.

Dans l'esprit des années vingt, les commémorations locales et celles des champs de bataille étaient bien vues comme complémentaires. La guerre, et le culte des morts qui lui est intrinsèque a permis le réveil d'une spiritualité, la commémoration des morts lui permet d'être prolongée, à la taille du drame. »Quand on songe à la somme des souffrances qui ont été accumulées... à toutes les espérances qui ont été brisées, à tant de parents désolés, à tant de veuves et d'orphelins demeurés sans appui, vraiment l'on demeure confondu et il y a bien lieu de pleurer. Que dis-je? Toutes les larmes n'égalent jamais tant de douleurs. Pleurons donc nos morts! Ces larmes-là sont des larmes saintes. Jésus a pleuré sur son ami Lazare.«<sup>41</sup>

### *Les grands ossuaires*

Pendant la guerre déjà, les différents secteurs du front avaient été souvent qualifiés de »sacrés«. Les mots Artois, Somme, Verdun, Marne, sont, après la guerre, inscrits sur les monuments aux morts: ce ne sont plus les noms de batailles, ce sont des noms à consonance religieuse: on les prononce avec la même ferveur que ceux des morts, perdus dans leur sol. Ils sont devenus une métonymie du sacrifice. Il est donc logique que l'on décide de construire de grands ensembles commémoratifs sur ces buttes-témoins de la mort, là où de nombreux pèlerins se pressent, le long de la »longue

40 Douaumont - Verdun, Hartmanwillerkopf -le Vieil Armand - Alsace, Dormans - Marne, Lorette - Artois, Rancourt - Somme, Baie de Morto - Dardanelles.

41 Discours du R.P. EUZÈBE au pèlerinage des anciens combattants d'Orient dans les Dardanelles, juin 1930. IDEM., Les Dardanelles, 1915-1930, 1932, dans Bulletin de l'Association Nationale des Groupements d'Anciens Combattants des Dardanelles.

ligne mystique où a(vait) coulé tant de sang« selon Pierre-Dominique Dupouey, mort dans les Flandres en 1915.

Chaque site se présente comme un Campo Santo, où cimetière, ossuaire, chapelle catholique (Verdun, Dormans, Lorette, Rancourt) ou oecuménique (Hartmanwillerkopf), cloître, lanterne des morts ou phare, sont associés. En ce qui concerne l'architecture et la décoration des grands ensembles monumentaux, presque tous élevés à l'initiative des évêques, la force du christianisme ne fait aucun doute. Tous sont des ex-voto et, pour reprendre la belle typologie de Jacques Benoist pour le Sacré-Cœur de Montmartre, des ex-voto de pierre, de prière, (l'ensemble des fidèles qui viennent y prier), et d'imaginaire (leur iconographie et décoration).<sup>42</sup> La haute tour de Douaumont va même jusqu'à imiter la forme d'un gigantesque croisé, avec ses quatre croix qui dominant l'horizon et ses fenêtres qui sont bien les ouvertures d'un heaume.

Sur la tour lanterne de Lorette, les inscriptions choisies par Mgr. Julien, prennent la forme de quatrains de prière:

»Vous qui passez en pèlerins près de leur tombes,  
Gravissant leur calvaire et ses sanglants chemins  
Ecoutez la clameur qui sort des hécatombes  
Peuples soyez unis, peuples soyez humains.»

»Ossements qu'animait un fier souffle naguère,  
Membres épars, débris sans noms, humain chaos,  
Pêle-mêle sacré d'un vaste reliquaire,  
Dieu vous reconnaîtra poussière de héros!»

### *Oecuménisme et Union Sacrée*

On retrouve aussi l'oecuménisme. C'est surtout à Hartmanwillerkopf qu'on le met en pratique. Au centre de la crypte, un large disque de bronze, »PATRIE«, est entouré par les vers de Victor Hugo: »Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie/Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.«<sup>43</sup> Contre les murs, trois autels, un catholique, orné d'une Vierge à l'enfant de Bourdelle, un protestant et un juif. Inscriptions tirées de Jean – »Je suis la résurrection et la vie« – ou d'Ezéchiel, – »Des quatre vents souffle o Esprit, souffle sur ces cadavres et ils revivront« – soulignent la force commune de l'Ancien et du Nouveau Testaments. »Chaque année, trois ministres de cultes différents, mais ayant le même Dieu, les mêmes morts, officient sur ces lieux sacrés.«<sup>44</sup> Le monument d'Hartmanwillerkopf a été conçu dans un esprit à la fois d'oecuménisme et d'union sacrée, puisque la crypte triconfessionnelle est placée sous un autel de la patrie, lui-même entouré d'un cimetière militaire dominé par le Vieil-Armand surmonté d'une immense croix. Le but était de grouper sur un seul axe »le champ de bataille dominé par la croix, le

42 Jacques BENOIST, *Le Sacré-Cœur de Montmartre de 1870 à nos jours*, Paris (Editions Ouvrières) 1992.

43 Ces vers sont souvent gravés sur des monuments aux morts communaux ou récités lors des cérémonies du 11 novembre.

44 Les nouvelles de Strasbourg, 7 juillet 1936.

champ de repos dominé par le drapeau et le champ de l'honneur dominé par l'Autel de la patrie.<sup>45</sup>

Dans les discours émanant des différentes confessions, oecuménisme et «union sacrée» sont évoqués en parallèle: «Nous nous rendrons au monument de la Victoire de la Marne (à Meaux) comme en un lieu sacré, comme on va prier sur des tombes qui nous sont chères... Il sera pour nous un lieu de pèlerinage interconfessionnel, où viendront se mêler les prières de tous, où la religion, non moins que la patrie, apportera à tous ceux qui sont tombés sur les champs de bataille l'hommage grandiose qui leur est dû.»<sup>46</sup>

Dans la conception de ces ossuaires, on trouve donc ce fort désir de mêler le culte de la patrie et celui des différentes fois religieuses. Les thèmes choisis pour la décoration des chapelles catholiques sont frappants: ils prolongent les ferveurs et les dévotions de la guerre elle-même: l'imitation du Christ, de la Passion à la résurrection, l'imitation de la Vierge, celle du «Stabat Mater. Les sculpteurs comme Maxime Real del Sarte, les peintres comme George Desvallières, les verriers comme Charles Lorrin, placent côte à côte le Sauveur et les sauveurs de la France, en une *Imitatio Patriae*.

### *Culte de la République, culte des Eglises*

Tous ces éléments à propos des ossuaires sont encore plus fascinants quand on les relie aux monuments aux morts des communes. On y découvre en effet qu'il n'y a pas de compétition entre les explications du sacrifice: les cultes de la République et des Eglises sont complémentaires, dans le pays tout entier, comme les efforts de tous avaient permis la victoire. Les cérémonies du 11 novembre se sont rapidement fixées en un culte dont Antoine Prost a le premier décrit les parallèles frappants avec la liturgie catholique.<sup>47</sup> Quant aux monuments, s'ils représentent avant tout un poilu, victorieux ou mourant, agressif ou épuisé, c'est que face au combattant il y a unanimité de respect et de deuil. Et les monuments montrent le désir universel de résurrection, du blé discrètement présent qui rappelle les vers de Péguy,<sup>48</sup> au Christ lui-même et à la Vierge de pitié.

Si les Eglises ont exercé une forte influence sur les commémorations dites laïques, cela ne semblait pas encore suffisant. Les paroisses, les écoles religieuses, les séminaires, les facultés de théologie formaient des groupes cohérents qui avaient tous perdu des membres à la guerre. La commémoration obsessionnelle des années vingt imposait que toutes ces institutions, formées autour de la doctrine et de la culture des Eglises, honorent leurs morts d'une façon spéciale. Et cela était tout aussi impératif pour des raisons politiques: les Eglises, qui s'étaient senties marginalisées voire rejetées depuis 1905 avaient prouvé pendant la guerre qu'elles appartenaient bien à la

45 L'Alsace française, 9-16 octobre 1932, p. 852.

46 L'Univers israélite, 1932. Cité par Ph. LANDAU (voir n. 5) T. II, p. 448.

47 Antoine PROST, Les anciens combattants et la société française, 1914-1939, Paris (Presses de la Fondation Nationale des Sciences politiques) 3 vols. 1977.

48 «Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre. Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.» Charles Péguy, Eve, 1913. Certains extraits de cet immense poème, et ces vers en particulier, ont été cités constamment pendant la guerre avant d'être illustrés par sculpteurs et verriers.

Nation, mais la « rumeur infâme » avait rappelé que toute suspicion n'était pas écartée.

Les Eglises sont ainsi à l'origine d'une double commémoration: l'une, extérieure, visible de tous, l'autre, doublement intérieure, trouve d'une part sa place dans les églises, les temples, les synagogues; les vitraux du souvenir, en particulier dans les régions dévastées où il faut reconstruire les bâtiments, sont un excellent support de la commémoration. Elle réside d'autre part dans les cœurs et les âmes, dans les pleurs et les prières. La commémoration sert avant tout à marquer une terre, celle des morts, non sans que les vivants, en quelque sorte, puissent profiter des sacrifices de ceux qui n'étaient plus, leur faisant livrer de nouvelles batailles, au nom du pacifisme désormais. On peut facilement lire derrière ces désirs les peurs de l'après-guerre: que la mort de ces millions d'hommes n'ait servi à rien. La commémoration vient démontrer que l'on ne trahit pas ceux que l'on a laissé dans « l'enfer ». Les ferveurs de la guerre doivent en particulier se poursuivre et survivre, dans la mémoire.

### *Les enfants, héritiers des soldats morts*

Bien plus, les nouvelles générations doivent être élevées dans ce culte de ceux qui ne sont pas revenus, être les enfants qu'ils n'ont pas eu, comme une « descendance adoptive ». <sup>49</sup> Le projet d'une cité d'habitations bon marché organisé par l'abbé Keller à Paris, rue Saint-Yves, dans les années vingt répond parfaitement à cette logique: la France saignée démographiquement ne peut se refaire que par la force morale offerte par les morts de la guerre: « Ce sera le complément nécessaire de tant de chapelles et d'ossuaires élevés à la mémoire des morts de la Grande Guerre. LA-BAS ils sont tombés, défendant contre l'envahisseur la terre de leurs aïeux et tout le patrimoine moral qui constitue la patrie. ICI nous construirons pour abriter dans une atmosphère chrétienne, les familles nombreuses qui ont toujours été et seront demain encore l'ossature de la vraie France. » <sup>50</sup>

Les centaines de monuments aux morts des communes qui représentent une « imitation du poilu » où des enfants admirent leur héroïque père font passer exactement le même message. C'est aussi ainsi que l'on explique facilement la part importante jouée par les enfants au cours de la cérémonie du 11 novembre. Ils sont chargés en particulier de répéter la longue litanie des « Morts pour la France »: ces Morts, dont la majuscule dit bien qu'ils sont morts différemment de tous les autres, pour leur patrie, pour celle dont les catholiques sont persuadés qu'elle est la « Fille aînée de l'Eglise. » Ils sont morts pour un drapeau, qui pour être le drapeau tricolore, celui de la patrie, donc de la République, prend une signification mystique chez les orateurs catholiques: « Bleu de la poussière des combats, blanc de la poussière des étapes, rouge du sang des martyrs. » <sup>51</sup> Cette nouvelle interprétation des trois couleurs permet aussi aux monarchistes d'accepter le drapeau national. Jamais ce drapeau n'est

49 Abbé Keller, tract de souscription pour la cité Saint-Yves, 1925. Archives historiques du diocèse de Paris.

50 Ibid.

51 Abbé E. LEMERLE, *Tombés au champ d'honneur, trente deux allocutions patriotiques*, Lethielleux, 1917 et 1926, p. 33.

séparé de la croix, et on n'oublie pas non plus que l'armistice, signé le 11 novembre, fête de Saint-Martin évangéliste des Gaules, est un nouveau signe de l'élection de la patrie.

### *Un catéchisme de la mémoire*

La commémoration religieuse va alors produire un catéchisme en mots et en images. Si les clercs sont les créateurs du discours, ce sont les artistes qui rendent ce catéchisme visible, en pierre, en peinture, en verre, en musique. Cette mise en scène de la mémoire de la guerre est évidemment située dans la continuité des dévotions de guerre: on retrouve l'imitation du Christ et de la Vierge et les grandes figures, de Thérèse à Jeanne. Dans les églises, les monuments offrent des poilus qui gardent des tranchées devenues Golgotha. Partout, sur les vitraux, les sculptures, les chemins de croix, le double message de la mort de masse et de la foi en la résurrection, envahit l'espace commémoratif. On représente les soldats parmi leurs intercesseurs favoris, des saints locaux, provinciaux, nationaux, Marguerite Marie et le Sacré-Cœur, Jeanne d'Arc, Bernadette et la grotte de Masabielle. Les fausses grottes se multiplient à travers la France et deviennent monuments aux morts. Lourdes reprend un rôle important, son monument aux morts contient des lettres et objets de soldats, devenus véritables reliques, et des pèlerinages d'anciens combattants, nationaux et internationaux, se succèdent. Le plus important est celui qui réunit 60 000 d'entre eux, venus de 19 nations, en septembre 1934. Jacques Péricart, Président de la DRAC,<sup>52</sup> y prend la parole: »L'émotion de Lourdes, je ne l'avais éprouvée que deux fois dans ma vie, une première fois à la mobilisation de 1914, au spectacle de l'âme française reconstituée dans sa magnifique unité; une seconde fois pour le défilé de la victoire, alors que guidée par ses quinze cent mille morts, l'armée française s'élançait de l'Arc de Triomphe pour aller porter à travers le monde le flambeau de la paix et de la fraternité... Non, nos morts ne sont pas morts en vain, puisque l'Immaculée est entrée dans l'immense phalange des combattants...«<sup>53</sup> Cette foi dans le double rôle messianique de la France, religieux et politique, est reprise avec insistance par tous les intervenants qui s'adressent en particulier à une importante délégation de catholiques allemands venus du tout nouvel Etat nazi: »Nous finirons par avoir raison avant de mourir. Les peuples seront guéris. Ils se relèveront comme tant de paralytiques se sont relevés ici-même dans la tempête des Magnificat.«<sup>54</sup>

Les combattants sont ainsi inscrits par la commémoration, dans le désir extrême de paix, en quatre cercles concentriques, chacun rappelant les raisons de la lutte: Dieu, la France, la région ou le village, et finalement la famille. Ceux qui ont commissionné ces œuvres d'art commémorent les morts de la guerre comme ces derniers avaient choisi d'exprimer leur foi pendant le conflit. Ces commissionnaires ne sont-ils pas des anciens combattants, des veuves, des orphelins? La guerre n'a laissé aucun des quatre cercles décrits précédemment indemne.

52 Mouvement pour la Défense des Religieux Anciens Combattants.

53 Pèlerinage international des anciens combattants catholiques, Lourdes, 22-24 septembre 1934, p. 13.

54 Abbé Bergey, *ibid.* p. 64.

Le »Sanctuaire du souvenir« des Bretons, à Sainte-Anne d'Auray représente à coup sûr l'exemple le plus grandiose de cette mise en scène de la commémoration, et il me permettra de conclure. Le lieu choisi, »pèlerinage 'national' breton«<sup>55</sup>, le mur d'enceinte où sont gravés les noms des 240 000 Bretons morts dans la Première Guerre mondiale, la crypte de la chapelle et ses cinq autels, un par diocèse, les inscriptions en breton et en français, tout concourt à faire de cette immense esplanade accolée à l'église de pèlerinage le symbole de la force de la présence catholique bretonne dans la patrie française. Inaugurée en 1932, la chapelle-monument aux morts de Sainte-Anne d'Auray raconte, en particulier grâce au sculpteur Le Bozec, la Bretagne désespérée de retrouver autant de morts et fière de les avoir perdus ainsi. Sur les sculptures comme dans les discours on retrouve le poète Jean-Pierre Calloch, mort au front en 1917, qui avait donné sa vie »Pour Dieu et la Bretagne« :

»Quand je mourrai, dîtes les prières, et enterrez-moi comme mes pères, la face tournée vers l'ennemi.

Et ne demandez rien pour moi à mon Sauveur, sinon la dernière place dans son Paradis.«<sup>56</sup>

55 Michel LAGRÉE, *Religion et culture en Bretagne*, Paris (Fayard) 1992, p. 302.

56 Tim CROSS, *The Last Voices of World War One*, (University of Iowa Press) 1988, p. 270-275. (Textes en breton et en anglais, ma traduction, de l'anglais.)